

ligne, eut bientôt tracé quelques portées, sur lesquelles je jetai le chant et la basse de ce petit air ; puis, je mis le manuscrit dans mon portefeuille et n'y songeai plus. Quinze jours après, de retour à Rome, on chantait chez notre directeur, quand *la Captive* me revint en tête. « Il faut, dis-je à mademoiselle Vernet, que je vous montre un air improvisé à Subiaco, pour savoir un peu ce qu'il signifie ; je n'en ai plus la moindre idée. » — L'accompagnement de piano, griffonné à la hâte, nous permit de l'exécuter convenablement ; et cela prit si bien, qu'au bout d'un mois, M. Vernet, poursuivi, obsédé par cette mélodie, m'interpella ainsi : « Ah ça ! quand vous retournerez dans les montagnes, j'espère bien que vous n'en rapporterez pas d'autres chansons, car votre *Captive* commence à me rendre le séjour de la villa fort désagréable ; on ne peut faire un pas dans le palais, dans le jardin, dans le bois, sur la terrasse, dans les corridors, sans entendre chanter, ou ronfler, ou grogner : « *Le long du mur sombre... le sabre du Spahis... je ne suis pas Tartare... l'ennuie noir, etc.* » C'est à en devenir fou. Je renvoie demain un de mes domestiques ; je n'en prendrai un nouveau qu'à la condition expresse pour lui de ne pas chanter *la Captive*. »

« J'ai plus tard développé et instrumenté pour l'orchestre cette mélodie qui est, je crois, l'une des plus colorées que j'aie produites.

« Il reste enfin, à citer, pour clore cette liste fort courte de mes productions romaines, une méditation religieuse à six voix avec accompagnement d'orchestre, sur la traduction en prose d'une poésie de Moore (*Ce monde entier n'est qu'une ombre fugitive*). Elle forme le numéro 1 de mon œuvre 18, intitulée *Tristia*.

« Quant au *Resurrexit* à grand orchestre, avec chœurs, que j'envoyai aux académiciens de Paris, pour obéir au règlement, et dans lequel ces messieurs trouvèrent un progrès très remarquable, une preuve sensible de l'influence du séjour de Rome sur mes idées, et l'abandon complet de mes fâcheuses *leudances musicales*, c'est un fragment de ma messe solennelle exécutée à Saint-Roch et à Saint-Eustache, on le sait, plusieurs années avant que j'obtinsse le prix de l'Institut. Fiez-vous donc aux jugements des immortels ! »

* *

Passons aux vivants :

Quelques-uns d'entre eux ont bien voulu nous dire ce qu'ils pensaient du séjour des musiciens à Rome. Voici leurs lettres par ordre d'ancienneté (1).

Lettre de M. Th. Dubois.

Paris, le 30 avril 1903.

Cher Monsieur Mangeot,

Votre lettre soulève une question tant de fois agitée et à laquelle il a été répondu si souvent d'une façon victorieuse, qu'il semble inutile d'y revenir à nouveau, cependant, puisque vous la remettez sur le tapis, je veux vous en donner mon avis.

Combien de fois ne m'a-t-on pas dit : « Que vont faire les musiciens à Rome ? » — Eh ! mon Dieu, ils n'y sont pas envoyés précisément que

(1) M. Massenet, qui est très rebelle à toute déclaration nous demande de bien vouloir excuser son silence. Nous trouvons cependant dans l'étude que lui a consacrée notre confrère H. Imbert, dans ses *Profilis d'artistes contemporains*, une page empruntée à une revue américaine et dans laquelle Massenet parle avec reconnaissance de la Villa Médicis : « Je ne dirai jamais assez combien m'est cher et combien fidèle me reste le souvenir des années que je passai à Rome... oui, je suis tout à fait partisan de cet exil... »

pour « produire », mais aussi et surtout pour apprendre à penser, à réfléchir, pour s'élever l'esprit dans un milieu artistique unique au monde, pour digérer les études faites scholastiquement et quelquefois trop rapidement, pour oublier Paris et son snobisme musical, pour devenir un homme enfin, en contemplation avec les belles choses de la nature et de l'art.

Croyez-vous donc, en outre, que la vie en commun, les échanges d'idées avec des jeunes gens cultivant un art différent, ne puissent avoir une influence heureuse sur l'épanouissement de l'intelligence ? Croyez-vous donc qu'il soit inutile de se recueillir un peu avant de se lancer dans le tourbillon de la lutte ?

Les jeunes gens sont souvent trop pressés de « produire » en vue du succès et de la réputation immédiate. Quand ils auront passé deux années en Italie et une année en Allemagne, remplissant scrupuleusement les conditions du règlement très sage et très libéral de l'Académie, qu'ils auront su voir et comprendre, je vous assure qu'ils seront armés pour la lutte et pour la production.

Que s'il se trouve des gens — et il s'en trouve hélas ! — pour ne rien entendre de tout ce que je viens de vous dire, et même pour en sourire, je les plains et reste sans espoir de les convaincre ! — Mais vous, cher Monsieur Mangeot, qui venez de passer quelque temps à Rome, je suis persuadé qu'avec votre intelligence des choses de l'art, vous n'êtes pas loin d'être de mon avis.

Du reste, le séjour de Rome a-t-il donc été si néfaste à nos compositeurs anciens pensionnaires ? A-t-il tué la personnalité d'aucun d'eux ? Il est facile de démontrer le contraire, en citant seulement quelques noms tels que Berlioz, Bizet, Charpentier, Debussy. Qui ne se rappelle Gounod parlant de Rome et de l'Italie ? Qui n'a lu les impressions du grand Goethe sur Rome ? A de rares exceptions près, je suis sûr que tous les musiciens ont conservé de leur passage à la Villa Médicis un souvenir exquis, durable et profitable.

Quant à moi, je n'y pense jamais sans émotion, et je dois dire que le peu de sentiment de l'art que je puis avoir, c'est là que je l'ai senti naître et se développer.

Croyez, cher Monsieur Mangeot, à mes meilleurs sentiments.

Th. DUBOIS.

Lettre de M. Ch. Lefebvre

Paris, 29 avril 1903.

Mon cher Monsieur Mangeot,

La question que vous me posez m'a déjà été faite souvent et j'y ai toujours répondu avec la conviction absolue de l'utilité pour les musiciens du séjour à la Villa Médicis. En général, à l'âge où l'on obtient le Prix de Rome de Musique, les études proprement dites sont terminées et le jeune compositeur a acquis une connaissance suffisante de son métier pour ne pas être gêné dans l'expression de sa pensée : il s'agit maintenant pour lui de devenir un artiste digne de ce nom ; eh bien, ce n'est pas de trop des deux années réglementaires de séjour à l'Académie de France pour parvenir à ce résultat, pour voir clair en soi-même, pour se recueillir, se compléter autant que possible et de toutes manières, pour réfléchir à ce que l'on fera, à ce que l'on sera, pour se fixer enfin une règle de vie artistique et en commencer l'application. Où et dans quelles conditions serait-on donc mieux qu'à la Villa Médicis pour cette préparation à la vie défini-

tive ? Là, pas de soucis matériels, pas de hâte malsaine, pas de préoccupations d'« arriviste » par nécessité ou par entraînement, l'existence assurée dans un des plus beaux lieux du monde, en face de cette admirable campagne romaine, dans cette Rome qui, pour n'être plus, comme impression générale, la Rome de Goethe, d'Ampère, de Gounod et de Flandrin, n'en reste pas moins, malgré tant de fâcheuses transformations, la Ville par excellence, « Urbs », comme disaient les anciens ; — on respire là les influences combinées de la nature, des chefs-d'œuvre artistiques, des souvenirs de toute sorte qui font penser, qui élèvent et élargissent l'esprit, et ces influences indirectes, pour l'art du musicien, n'en sont que plus fécondes, parce qu'en développant l'imagination d'une façon générale, elles aident, sans réminiscences, au développement propre de l'artiste dans la sphère spéciale qu'il a choisie ; ajoutez à cela l'avantage inappréciable de la vie commune avec les autres artistes et avec les jeunes savants ou littérateurs de l'École d'Athènes ; ajoutez la faculté des voyages en Italie, en Sicile, en Grèce, dont on revient ensuite s'assimiler les impressions dans le calme de la Villa Médicis (je ne parle pas de l'Allemagne, parce qu'elle se trouve en dehors de la question actuelle, étant, non pas un séjour de travail dans un lieu déterminé, mais le but d'un voyage musical placé par les règlements dans la seconde moitié des années de pension). C'est donc à la Villa Médicis même, que, moralement et matériellement, le jeune artiste se trouve dans les conditions particulièrement bienfaisantes pour favoriser l'éclosion de sa vraie nature et la production, immédiate ou prochaine, d'œuvres sincères et réfléchies qui, dans des genres divers et selon les divers tempéraments d'artistes, pourront résister aux courants si changeants du goût et de la mode. Heureux ceux qui savent jouir de ces bienfaits quand ils les ont à leur portée et qui ne seront pas réduits à éprouver, plus tard dans leur vie, par un mélancolique retour sur eux-mêmes, le regret du paradis perdu.

Ch. LEFEBVRE.

Lettre de M. H. Maréchal

29 avril 1903

Monsieur,

Il faut continuer à envoyer les Musiciens pour une année ou deux à la Villa Médicis : attendu que, si le Conservatoire leur met aux mains un outil, le séjour de Rome leur apprend à s'en servir — autrement dit, les place dans une ambiance d'art unique, où ils peuvent se rendre compte de leurs forces, faire trêve — avant de s'y replonger — à des soucis matériels que la plupart ne connaissent que trop ! et respirer un peu entre les escarmouches de l'École et la grande bataille de la vie.

C'est pour eux la veillée des armes, et la leur refuser serait injuste.

Veillez croire, Monsieur, à mes sentiments les meilleurs.

MARÉCHAL.

Lettre de M. G. Hue

Jeudi 7 mai.

.... Je crois qu'au point de vue technique le séjour en Italie n'apprend absolument rien de nouveau aux musiciens, mais je ne pense pas qu'on les y envoie dans le but d'étudier la musique italienne. Les jeunes qui obtiennent le prix de Rome sont tous très calés : ils connaissent à fond tout ce qu'il faut connaître et n'ont pas

LE SAMUD

CHEZ tous les marchands de pianos et de musique de Paris et des Départements et chez M. L. PINET, seul concessionnaire, 66, Cours de Vincennes. Paris.

CLAVIER MUET DURCISSEUR BREVETÉ S. G. D. G.